

DEUXIÈME PARTIE

LE DÉPART POUR L'ONTARIO

Il est une heure de l'après-midi, par un lundi du mois de mai 1934. Un train de marchandise du Canadien National s'éloigne de la gare de Ste-Catherine, comté de Portneuf et se dirige vers St-Raymond, Rivière-à-Pierre, La Tuque, l'Abitibi pour enfin arriver le lundi suivant, c'est-à-dire une semaine plus tard à Hearst dans le Nord de l'Ontario. Faisant partie de ce train, un char ou un «box car» un peu spécial qui contenait de la machinerie agricole, du mobilier, 2 vaches, 4 petits cochons (qui passaient leur temps à crier car ils venaient tout juste d'être sevrés), ainsi qu'une cage de poules dont je ne me souviens pas au juste du nombre, peut-être une quinzaine, mon chien du nom de Pateau,

la nourriture nécessaire pour plusieurs jours et moi-même pour avoir soin de tout ça.

Je venais tout juste d'avoir 16 ans. Ça faisait déjà deux ans que j'avais abandonné l'école. Dans les années '30, en campagne, à l'âge de 14 ans il était grand temps de commencer à travailler. Je n'étais jamais allé très loin: à l'école qui était à deux minutes de course de la maison, à l'église à tous les dimanches et parfois sur semaine à Pont-Rouge à sept milles de chez-nous. Je me souviens aussi d'être allé à la ville de Québec (en voiture à cheval) une fois avec Lucien, le plus vieux de mes frères. Je n'étais pas tellement bien préparé pour faire un voyage comme celui que j'étais en train d'entreprendre. Avant le départ, les autorités du chemin de fer nous avaient donné l'assurance qu'ils allaient avoir une attention spéciale pour ce wagon étant donné que des animaux en faisaient partie. Ils devaient placer ce wagon immédiatement en arrière de l'engin afin qu'il y ait moins de contrecoups et ils devaient aussi faire en sorte que je ne manque pas d'eau pour les animaux. Nous avions placé un baril rempli d'eau à l'intérieur du wagon avant le départ mais les contrecoups étaient d'une telle violence que dès les premières heures, le baril était presque vide. Les vaches avaient reçu l'eau mais ne l'avaient pas bue. Je crois qu'ils ont vite oublié que ce wagon devait être placé en avant tel qu'ils avaient promis, car bientôt je me trouvais placé n'importe où parmi les cent wagons ou plus que le même engin trainait. Étant donné que

le trajet avait duré une semaine, c'est donc dire que j'étais arrêté plus que la moitié du temps, à chaque ville ou village un peu important. On me plaçait sur une ligne d'attente. Le train laissait des wagons vides, ou prenait des wagons pleins et quand il était arrêté, j'en profitais pour aller chercher de l'eau avec ma chaudière, soit dans les fossés ou dans les trous d'eau, enfin, où je pouvais. Le train était arrêté plusieurs heures à la fois, soit la nuit, soit le jour. Je ne pouvais pas mettre beaucoup d'eau dans le baril à la fois car, avec le branle-bas, cette eau sortait du baril et se répandait partout.

En ce qui concerne ma nourriture, j'avais tout ce dont j'avais besoin avec moi; la huche de pain de maman était remplie de pain, de beurre et je ne sais trop quoi. Comme breuvage: du lait car les deux vaches que j'avais avec moi étaient nouvellement vélées. Il me fallait les traire deux fois par jour et leur lait était la seule nourriture que j'avais pour les cochons étant donné qu'ils étaient très jeunes. Au départ, c'est-à-dire les premiers jours, nous avions du lait en quantité pour moi et Pateau en buvait aussi à volonté ainsi que les petits cochons.

Une chose ici n'avait pas été prévue: c'est que les vaches allaient diminuer en lait considérablement et cela dès les premiers jours, de sorte que, au bout de quatre à cinq jours, elles ne donnaient pas beaucoup de lait. Moi et mon chien avons été les premiers à nous

ressentir de la disette et j'en donnais aux petits cochons seulement quand le train arrêtait afin qu'il n'y ait pas de gaspillage. Si le trajet avait été prolongé de quelques jours, je crois qu'il m'aurait fallu partager mon pain avec eux.

J'avais bien sûr de la nourriture pour les poules. Ces dernières étaient enfermées dans une cage faite de lattes de bois et suspendue au plafond avec de la broche. Cette cage était à environ cinq pieds du plancher et tout juste sous cette cage était celle des cochons, qui me servait de siège. Lucien m'avait dit avant le départ: «Si tu te fais crotter dans le cou, tu changeras de place car il nous faut utiliser tout l'espace possible». Une autre chose n'avait pas été prévue concernant la cage des poules: entre le plancher de la cage et la dernière latte du bas, il y avait un espace assez large pour que les oeufs passent et se fracassent soit sur la cage des cochons ou sur le plancher. Avec tout le branle-bas, les oeufs ne restèrent pas sur le plancher de la cage et j'avais vite appris de ne pas m'asseoir sur la cage des cochons. Maman avait placé des boîtes d'oeufs vides dans la huche à pain et elle m'avait bien averti de ramasser les oeufs et de les placer dans les boîtes car les oeufs, c'était précieux. Il fallait s'assurer de ne pas les casser et je ne crois pas en avoir ramassé en seul. Au bout de quelques jours de voyage, les poules ne poussaient plus. Leur cage était suspendue au plafond avec de la broche, les poules étaient balancées continuellement; peut-être ont-elles eu le mal de mer!

Au cours du voyage, quelque part en Abitibi, après avoir été immobilisé pendant un bon bout de temps pour ensuite avoir changé de voie plusieurs fois, soit pour laisser des wagons vides où pour en prendre des pleins, j'ai l'impression que le train est maintenant placé sur la ligne principale et que nous allons continuer notre chemin bientôt. Tout à coup, deux individus qui marchent le long de la voie ferrée viennent jusqu'à moi et ils ont la gentillesse de m'offrir à me payer un «lunch» si je veux bien débarquer du wagon et aller avec eux au restaurant que l'on voit tout près de la voie ferrée. J'hésite beaucoup à débarquer car je croyais que le train était sur le point de partir. Ils me dirent qu'ils croyaient qu'on aurait le temps d'aller au restaurant. Alors, je leur dis: «Attendez un peu, je vais attacher mon chien pour ne pas qu'il me suive et je vais y aller». Heureusement le train donnait le signal du départ avant que j'eus le temps de débarquer. Je réalisais quelques minutes plus tard, que c'étaient des «jumpeux de freight» qui avaient passé proche de m'avoir.

Les vaches étaient attachées au centre du wagon. Une des deux portes de côté était fermée et l'autre à l'opposé était ouverte. Nous avions cloué trois morceaux de bois, des deux par quatre, en travers de la porte qui était ouverte, par sécurité et quand j'avais affaire à débarquer je passais par-dessus le deux par quatre. Une paillasse avait été placée tout à fait dans le haut du wagon par-dessus les bagages et je devais monter dans un bout d'échelle pour arriver là-haut. Je me souviens

que Pateau avait beaucoup de difficulté à grimper.

Je profitais que le train était en marche et qu'il n'y avait pas de cessionnaires à l'ouvrage pour me débarrasser du fumier et je favorisais le temps des arrêts pour tirer les vaches. Je vous assure que ce n'est pas facile de traire une vache quand le train est en marche et tout cet environnement n'était pas favorable à ce genre de chose.

Vous devez sans doute avoir déjà remarqué que quand un train de marchandises de plusieurs wagons se déplace et que tout à coup ils appliquent les freins, le contrecoup est beaucoup plus fort en arrière qu'en avant et la même chose lorsqu'il y a un départ brusque, on entend venir le coup. Les vaches sont devenues assez « fines » que lorsqu'on entendait venir le coup elles s'appuyaient contre le mur pour amoindrir l'impact mais les poules prenaient de vraies culbutes.

C'est aujourd'hui dimanche; c'est la sixième journée de trajet et l'engin du Canadien National vient de reculer mon wagon avec quelques autres sur une ligne d'à côté. Je crois qu'il doit être autour de midi. Je n'ai pas de mappe, je ne sais pas où je suis rendu, je n'ai pas de montre; il n'y a donc pas de luxe.

Je pense que je dois être rendu en Ontario. L'engin du Canadien National est parti un peu plus loin; je le vois, il change des wagons de ligne. Je resterai

ici un bout de temps c'est-à-dire probablement quelques heures. À assez courte distance, je peux voir plusieurs maisons. Il semblerait que c'est une ville. J'attache mon chien car je veux chercher à savoir où je suis rendu. Je descends et me dirige vers ce que je crois être la gare du chemin de fer. Après avoir traversé plusieurs voies, je me suis approché assez de la gare maintenant pour pouvoir lire « COCHRANE ». Ça ne me dit pas grand' chose. Je continue de m'approcher. Il y a des hommes qui travaillent et d'autres qui attendent le train et tout le monde parle anglais, ce que je ne comprends pas. J'aimerais bien savoir la distance qu'il me reste à parcourir mais je n'ose pas le demander. Tout à coup, un homme sort de la station et vient vers moi; j'ai peut-être l'air un peu suspect. Il veut peut-être savoir ce que je fais là! Il me parle en anglais et je ne comprends rien! Il me fait signe de le suivre ou de rester là, je ne suis pas sûr. J'hésite un moment mais il revient aussitôt avec un interprète cette fois. « C'est à toi ce wagon d'équipement et d'animaux qu'il y a là-bas? » « Oui » que je lui réponds. « Combien de personnes êtes-vous dans ce wagon? » Je réponds que je suis seul. « Est-tu bien certain que tu es seul, car tu sais si tu n'es pas seul, les autres devront payer leur passage et en plus, si tu ne dis pas la vérité immédiatement tu risques d'aller en prison... » Si tout cela se passait aujourd'hui, j'aurais une réponse qui ne passerait pas par l'interprète. Je lui dirais: « Why don't you go to hell! » Il me communique tout de même une bonne nouvelle; c'est que je devrais arriver à destination demain. Je

retourne donc à mon wagon de ménage et je me surprends à parler à mon chien car je crois qu'il est le seul à me comprendre:

Pateau me voit revenir
 Il branle la queue à n'en plus finir
 Heureusement il ne peut pas s'enfuir
 Pateau! Pateau! Il ne faut pas gémir
 Ça pourrait peut-être être pire
 Si un jour ça peut finir
 Je suis sûr, ça nous fera grandir
 J'ai encore confiance dans l'avenir.

Petits cochons soyez gentils
 Votre ration de lait n'est plus garantie
 Mes deux vaches sont envahies,
 Par le virus du branli-branli
 Pauvres poules vous faites dur en ti-ti
 Les boîtes d'oeufs vides de maman ne sont pas remplies
 Vous n'êtes bonnes que pour être rôties
 Mon Dieu, mon Dieu quel gâchis!

J'ai le moral dans les talons
 En ce pays de colonisation
 J'aurai de la satisfaction
 Quand je serai rendu à destination
 Mon Dieu que ce n'est pas drôle d'être colon.

Encore une journée de tonnerre
 Ces roues qui roulent fer sur fer

On se croirait en enfer
 Après sept jours sur ce chemin de fer
 Mon Dieu que c'est pas drôle, quel univers!

Septième journée! Je me réveille et le soleil vient tout juste de se lever. Il est radieux! Je descends sur le plancher, tout est calme. Il n'y a aucun bruit aux alentours et je trouve ça un peu curieux. Je n'ai pas senti cette tranquillité depuis mon départ. Mon wagon a été placé sur une ligne d'à côté, je débarque. Je cours vers la station pour voir où je suis rendu. J'aperçois en grosse lettres «HEARST». Ça y est, je suis rendu, enfin.

On m'avait dit avant de partir que j'avais environ huit milles à parcourir pour me rendre au Lac Ste-Thérèse. Mon bicycle à pédales était placé dans le haut du wagon, tout à côté de mon lit. Je le descends et je prends bien soin d'attacher Pateau avant de partir. Je pousse ma bicyclette par-dessus plusieurs voies avant d'atteindre le chemin. Je suis parti avec un tel empressement que j'ai oublié de traire les vaches; heureusement qu'elles n'ont pas beaucoup de lait. Rien pour les petits cochons. Peut-être auraient-ils moins crié s'ils avaient eu un peu de lait, mais dans mon empressement je ne les entendais plus.

Aussitôt rendu sur le chemin, je m'informe au premier individu que je rencontre pour avoir les directives qui conduisent au Lac Ste-Thérèse. J'étais à ce moment-là, probablement assez proche de l'évêché et

l'individu me dit: «Tu vois le pont là-bas et bien traverse-le et suis toujours la route principale et ça te conduira directement au Lac Ste-Thérèse». Avant de partir de chez-nous, on m'avait dit que je devais me diriger en direction nord à partir de Hearst et voilà que je me dirige en direction sud. C'est peut-être que le soleil ne se lève pas du même côté que chez-nous, en Ontario. On m'avait aussi bien indiqué que le Lac Ste-Thérèse était à environ neuf milles de Hearst. «C'est très facile» m'avait-on dit, «va-t'en jusqu'au lac et quand tu verras le lac, retourne environ un quart de mille et tu vas voir une cabane en bois.» C'est la seule dans les environs et c'est là que sont Jean-Baptiste et Ubaldo qui étaient venus deux mois plus tôt pour couper du bois pour bâtir la maison.

Je pédale avec beaucoup d'ambition, mais je ne vois toujours pas le lac. Il devrait apparaître à n'importe quel moment maintenant. Chose étrange, je me trouve tout à coup à la traverse d'un chemin de fer (Jogues). On ne m'avait pas dit ça, mais je vois trois hommes qui travaillent sur la voie tout près. Je m'approche et leur demande s'il y avait encore loin pour me rendre au Lac Ste-Thérèse. L'un d'eux me dit: «Tu viens de par là!», en me montrant la direction de Hearst. «Et bien», dit-il, «pour aller au Lac Ste-Thérèse, il faut que tu retournes à Hearst...» et il me donne un paquet d'instructions. Heureusement, je n'ai jamais revu le premier merdeux qui m'avait indiqué le chemin pour aller à Jogues.

Donc, je m'en retourne. Si hier, j'avais le moral dans les talons, en ce moment, je crois qu'il traîne en arrière de moi dans le chemin.

Je me retrouve dans la ville de Hearst pour la deuxième fois ce matin et encore une traverse de chemin de fer (Hearst-St-Pie-X). Cette fois je la regarde de travers et je me demande qui a inventé une chose aussi énorme. Je souhaite en ce moment ne plus jamais revoir de traverse de chemin de fer.

Pour aller au Lac Ste-Thérèse, il me faut tourner à gauche un quart de mille après avoir traversé la voie ferrée. Pour m'assurer d'être dans le bon chemin, il me faudrait peut-être demander de l'information encore une fois. Cette fois j'espère ne pas m'adresser à un merdeux. Je vois justement venir sur le chemin une «team» de chevaux, une voiture et un homme dedans et en même temps je crois voir du côté gauche, le chemin qui conduit au Lac. Je dis à cet homme: «Pardon monsieur est-ce le chemin pour aller au Lac Ste-Thérèse ici à gauche?» Il me répond: «Oui, justement, c'est ça. Tu ne serais pas un Cantin?», me dit-il. «Oui». Ses chevaux continuent toujours d'avancer. Il m'envoie la main, me souhaite bonne chance et me dit: «Mon nom est Sébastien Villeneuve!»

Je continue toujours de pédaler. Cette fois, j'ai confiance d'être sur le bon chemin, du moins, je me dirige vers le nord et le soleil cette fois est à la bonne

place. Les sueurs me coulent sur le visage et je suis en train de me rendre compte que je n'ai pas pensé de déjeuner avant de partir. Au point où je suis rendu, je crois avoir un bon 25 milles de pédalé et j'ai bien hâte de voir un lac.

Il y a très peu de bâtisses le long du chemin. Une maison en bois rond ici et là et justement il y a une cabane ici tout près du chemin. Il y a un homme dehors à la porte, il me regarde et tout à coup il lève la main et me crie très fort: «Hé, salut!» Je me dis en moi-même que le monde est certainement un peu dérangé dans ce pays et je continue mon chemin. Mais, pas très loin, je réalise que c'était Ubald qui m'a salué; donc je suis rendu. J'entre dans la cabane et Jean-Baptiste est là; ils viennent tout juste de dîner. Il me demande si j'ai faim.

Dans les jours qui ont suivi, je ne me souviens pas très bien de ce qui s'est passé, d'ailleurs ce n'était plus ma responsabilité, mon boulot était terminé. Ce voyage qui vient de se terminer se passait en 1934, c'est-à-dire il y a plus de 61 ans et il n'est pas facile de se rappeler de tous les détails.

Dans le compte-rendu du voyage que Marie a écrit il y a quelques années, c'est-à-dire le voyage qu'elle a fait à l'automne de 1933 avec Catherine, Lucien et Jean-Baptiste pour venir visiter le Nord, elle évoquait les raisons de notre déplacement de l'année suivante.

Bien sûr, c'était l'heure de la colonisation disait Marie. Il se faisait beaucoup de propagande à cette époque à l'endroit de la colonisation, mais ce que je n'ai jamais compris, c'est que personne d'autre de notre paroisse, de nos parents ou de nos connaissances se sont déplacés. Ste-Catherine était une paroisse pauvre mais pas plus que les autres et tout l'environnement était strictement agricole. Chez-nous, nous avions huit ou neuf vaches et l'hiver les hommes faisaient du charbon de bois. Nous étions sept garçons et je crois que Maman ne voyait pas d'autre possibilité pour nous que de vivre de la terre. Pour ça il fallait s'éloigner car il n'y avait pas de terre de disponible aux environs de chez-nous.

Je voudrais, en terminant ces quelques notes de mémoire, louer le courage de Maman qui était veuve depuis une dizaine d'années et qui avait cinquante ans au moment du déplacement. Je crois fermement que la Providence était en arrière de tout ça. Elle avait une grande confiance en Dieu et elle ne manquait pas de prier. En ce qui nous concerne, nous ses enfants, je crois que nous sommes tous heureux et satisfaits.